

Tous deux vous atteignez, différemment, la sommité du sublime ; de là, grands et magnifiques, vous montrez le ciel. Fasse Dieu, que guidés par votre voix qui charme, et votre cœur qui émeut, nous arrivions à bon port.

Vous aurez ainsi rempli votre mission : Prêtre, Apôtre.

*Gilberte*

## PROFILS DE PAYSANS

MADemoiselle MARIE-MICHELINE BROQUART

Franchement, je détournai la tête et je souris. C'est qu'il était si raide dans son col des dimanches, dans sa redingote mal coupée, dans son pantalon trop court, dans sa chaussure énorme où ses deux pieds à la fois oussent été fort à leur aise.

Puis elle, mon Dieu ! — elle ressemblait à une pivoine ; — courtaude, elle laissait émerger d'un flot de dentelles, de rubans et de falbalas rouges, deux grosses joues de la même couleur.

Et ils venaient ainsi sur la grande route, la main dans la main, sans rire ! — mais un peu timides ; avec un air qui eût fait croire qu'ils avaient perdu quelqu'un de leurs proches.

Chers paysans, ils s'aimaient : ils étaient heureux ! Le bonheur est si peu exigeant.

Aussi, est-ce bien toute une idylle dont je fus témoin durant mes semaines de villégiature ; il y a deux ans passés. Je ne veux pas dire un de ces poèmes à la mode, poudré, soigné, enrubanné, dont les scènes sont étudiées à l'avance par des héros qui visent à l'effet ; non. J'ai recueilli sur les lieux une pastorale qui, pour n'avoir ni berger, ni bergère, ne s'en déroulait pas moins sous le beau ciel bleu, aux gais refrains des oiseaux, aux mille bruits de la nature en fête.

Il y avait bien là aussi, comme au second plan du tableau, une modeste écrivainesse dont le cœur s'était quelque peu refroidi aux démonstrations sensibles des pastoureaux et des pastourelles, mais elle se sentait revivre dans cette entourage si plein de franchise. de simplicité, d'amour.

\*\*\*

Jacques Broquart et Madeleine Landry, que j'avais croisés dès mon arrivée à S..., étaient voisins. C'est dans la famille de cette dernière que j'établis mes pénates.

Le père Landry possédait, je ne me rappelle plus combien d'arpents de terre, rapportant bon an mal an, d'assez gros bénéfices.

Les Broquart, au contraire, étaient des gens pauvres. Leur maisonnette n'était entourée que d'un modeste potager, suffisant péniblement à la consommation des douze bouches qui se rangeaient autour de la nappe grise, à l'heure du repas commun.

Donc les Broquart, père, fils, filles, travaillaient pour les cultivateurs à l'aise, durant la belle saison. Jacques — pour ne parler que de celui-là — faisait les foins chez mes hôtes. Et, chacun devant prêter main-forte aux champs, à l'heure de la récolte, Madeleine Landry se joignait à la troupe des rudes et gais moissonneurs.

Or, était-ce hasard ? — ou délicatesse, ménagement du dieu qui protège les amoureux ? — je me le demandai souvent : — Madeleine et Jacques travaillaient de concert.

Quand l'énorme faux mécanique avait couché sur le sol ses gracieux andains, alors apparaissaient, sous le soleil se levant à peine, Jacques et Madeleine, retournant, étalant avec leurs longues fourches aux dents de bois, l'herbe encore toute dégouttante de rosée. Et cette tâche s'accomplissait avec une activité inconcevable pour moi, chez des jeunes gens qui s'aiment et qui éprouvent du plaisir à se le dire souvent.

Je les suivais, de ma fenêtre, des heures entières et aussi loin que mon regard pouvait les apercevoir.

Oh ! Jacques tournait bien la tête de temps en temps, et Madeleine savait bien aussi choisir ce moment pour lever ses grands yeux vers le robuste faneur et pour lui faire admirer un de ses bons gros sourires qui parlaient si haut, mais l'ouvrage n'en souffrait rien ! Et je n'ai jamais entendu le père Landry se plaindre de la lenteur aux champs de sa fille et de son jeune voisin.

\*\*\*

A coup sûr, Jacques n'avait pas un physique dont se seraient coiffés nos élégantes de la ville ; il n'avait ni cette démarche ni cet esprit aux balivernes qui charment si fort ici. Mais, plus d'un de nos gandins lui aurait envié sa voix superbe.

A Montréal, il aurait fait les délices de nos concerts, de nos chœurs d'église : on l'aurait appelé ténor ; à la campagne on le nommait : *le bon chanteur*. Fallait l'entendre aussi, à la veillée, assis sous la charmillie, Madeleine tout près, et entouré des gars et des fillettes du voisinage. Certes ! il n'était plus ce garçon embarrassé, craintif, quand il faisait monter vers le ciel calme, en accents purs et bien rythmés, les notes vibrantes, émues, de nos vieilles chansons canadiennes, ou quelques romances en vogue que lui avait apprises une cousine de la ville.

Eh bien ! dans le bosquet voisin, je me suis souvenue oubliée, charmé par le gosier de ce gaillard-là.

Bientôt, toute cette gent campagnarde s'habitua à mon visage : je n'effarouchai plus personne. On se fit à me voir courir les champs dès les premières heures du matin, à me rencontrer le midi sous les ardeurs du soleil, quand le cœur m'en disait ; on se fit encore à me retrouver, le soir, sur le chemin, humant à pleins poumons ces brises rafraîchies dont j'aurais voulu m'approvisionner pour mon retour à la ville.

Avec le temps aussi, Madeleine me prit pour confidente : Jacques l'aimait depuis son enfance ; elle avait fait sa première communion la même année que lui ; il était son aîné de deux ans ; — et ils se mariaient lorsqu'elle en aurait dix-huit.

Nous étions à la mi-août, la noce était pour octobre. "Il est vrai, me dit-elle un jour, que Luc Lanthier est un meilleur parti que Jacques Broquart..., mais c'est Jacques que j'aime..."

Puis, après un moment de silence, elle ajouta : "N'est-ce pas, mademoiselle, qu'on ne doit se marier qu'à la condition d'être aimée beaucoup et d'aimer davantage ?..."

Cette chère enfant ! comme elle exprimait bien toute ma pensée dans la sienne. Il y a si longtemps que font exception ceux qui se marient par amour ! A la ville, on se marie quand le parti est d'un beau physique ou de belle naissance ; plus encore : quand la promesse apporte une ronde dot ; à la campagne, généralement, c'est quand la ferme manque de bras.

Ce Luc Lanthier, j'ignorais même son nom ; je ne savais d'où il venait, qui il était : j'allais l'apprendre.

\*\*\*

Un soir que la lune se était voilée de quelques nuages gris, que la brise soufflait tiède et tout imprégnée de l'odeur des foins fraîchement coupés, j'étais restée sans lumière dans la pièce que j'occupais particulièrement chez les Landry, et, debout près de la fenêtre ouverte, admirant encore la campagne dans cette demi-obscurité qui a ses charmes, j'étais rendue loin, bien loin dans le délicieux *pays des rêves*.

Mon hôtesse, au rez-de-chaussée, chantait à voix basse, bercant sur ses genoux un gros poupon de quelques mois, et le plus profond silence semblait régner partout ailleurs, quand je crus entendre, comme venant du chemin, des soupirs étouffés, des sanglots, quoi !

Je me penchai sans bruit : Jacques et Madeleine étaient là, sous ma croisée ; et c'était Madeleine, la pauvre fille, qui pleurait ! Jacques avait aussi des larmes dans la voix, le brave garçon !

Je frémis : que se passait-il donc ?... Et Madeleine qui, déjà, cousait sa robe de mariée ! Dieu me pardonne, je prêtai l'oreille,

Jacques parlait avec chaleur ; Madeleine, tout en larmes, répondait de même : je ne pouvais saisir que des bribes de leur conversation :

"Luc Lanthier, disait Jacques, il ne faut plus lui parler ;... il t'aime ;... si tu allais l'aimer..."

Et Madeleine de reprendre, désolée :

"Je t'aime !... que crains-tu ?... Je serai sitôt ta femme..."

Ils causèrent ainsi longuement, si longuement que Madeleine avait séché ses pleurs et que la voix de Jacques paraissait toute rassurée, quand je vis leurs deux têtes brunes se rapprocher et, — ma foi ! — le bruit de lèvres se rencontrant monta jusqu'à moi...

Je fus si surprise que je me retirai discrètement, et j'entendis Jacques s'éloigner si rapidement que je le crus lui-même effrayé de la hardiesse qui lui avait fait prendre son premier baiser sur les lèvres de sa fiancée.

Je connaissais désormais Luc Lanthier : c'était un rival de Jacques, et ce rival tenait le pauvre Broquart sur des charbons ardents.

\*\*\*

Mais, comme dans le pire des mondes même, *tout finit bien qui commence bien*, le mariage ne s'en fit pas moins entre Jacques Broquart et Madeleine Landry.

Septembre avait été si beau que je m'étais laissée prendre par ses grandes caresses : depuis deux semaines j'aurais dû retourner à la ville.

Puis, je m'étais tellement rapprochée des Landry, je les avais traités tous avec une telle condescendance, qu'ils semblaient croire que j'étais devenue comme quelque chose de leur famille : ils avaient peine à me voir partir, les bonnes gens ! et surtout, ils auraient bien aimé *me garder pour la noce* !...

Mais j'entendis de la ville le bruit des violons grincheux et je sais qu'on dansait encore le lendemain lorsque le coq chanta.

\*\*\*

J'allai les revoir l'été dernier, et je trouvai tout ce monde dans une telle exubérance de gaieté, de santé, de paix heureuse, que je regrettai de ne pouvoir vivre encore quelques semaines au milieu d'eux, de leur bonne vie des champs, toute de naïveté, de franchise et de calme bonheur.

Mais on me garde aussi là un bon souvenir et voici où j'en arrive, par où je finis.

Avec ce sourire narquois qu'ont toutes les domestiques venues de la campagne, dès qu'elles se sont polies à notre contact, ma petite bonne m'annonce, l'autre jour, qu'on veut me voir...

Jacques, était là debout, n'osant regarder ni à droite, ni à gauche, ni le parquet ni le plafond, et faisant tourner gauchement entre ses doigts son *haute-forme de noce* qu'il tremblait de laisser tomber à chaque mouvement :

Persuadée que le discours préparé par mon visiteur nouveau n'était pas fort élaboré, j'interpelai, à la bonne franquette, le pauvre garçon.

— "Allons donc ! quelle visite inattendue ! Et Madeleine ? Comment va-t-elle ?..."

— Eh bien ! mamz'elle... je pourrais peut-être vous dire... qu'elle n'est pas trop mal... pour le temps...

— Ah ! y aurait-il... du nouveau chez vous ?

— En bien !... vous l'avez dit... Et Madeleine m'en-voie, comme ça, pour vous demander si... vous voudriez bien *porter notre petite fille au baptême* ?...

— Certainement, certainement, mon ami ; et mes félicitations.

Tandis que dans la mienne je serrais sa main franche, des sueurs perlaient à grosses gouttes sur le front de l'honnête Jacques, deux larmes glissaient sur ses joues.

Voilà donc, comment j'ai l'honneur de présenter aux lecteurs du MONDE ILLUSTRÉ mademoiselle Marie Micheline Broquart, née du légitime mariage de Jacques Broquart et de Madeleine Landry.

*Les parrain et marraine ont signé.*

HERMANCE,